Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

Dessine-moi un accouchement en Inde : Une thèse en une page

Clémence Jullien et Maxime Jeune

Volume 3, numéro 1-2, 2025-2026.

Écrire le terrain en Asie du Sud. Vers un tournant alternatif ?

URL : https://edition.uqam.ca/rias/article/view/3706/version/3973

Résumé de l'article

Cette collaboration est née de la rencontre d'une anthropologue et d'un dessinateur désireux de donner à voir autrement les résultats d'une thèse sur les politiques périnatales au Rajasthan, en Inde. Cette recherche, condensée en une carte heuristique d'une page, est représentée par des dessins accompagnés de commentaires ou de dialogues humoristiques, souvent dérangeants mais toujours informatifs. Le texte qui l'accompagne (« La violence par l'humour : réflexivité et défis de représentations ») retrace les objectifs de cette contribution et analyse la portée heuristique de la caricature. Il traite notamment des défis épistémologiques liés aux modalités de représentation, tant dans le choix des registres culturels que dans la capacité de l'humour à transmettre la violence.

Mots clés : *Carte heuristique, dessin, humour, violence, vulgarisation, transmission.*

Éditeur(s)
Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

ISSN 2817-7770

Découvrir la revue

Citer cet article

Jullien, C., & Jeune, M. (2026). « Dessine-moi un accouchement en Inde : une thèse en une page ». *Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud*, 3(1-2), 71–82.

Tous droits réservés ©

Dessine-moi un accouchement en Inde : Une thèse en une page[1]

Clémence Jullien[2] et Maxime Jeune[3]

Résumé

Cette collaboration est née de la rencontre d'une anthropologue et d'un dessinateur désireux de donner à voir autrement les résultats d'une thèse sur les politiques périnatales au Rajasthan, en Inde. Cette recherche, condensée en une carte heuristique d'une page, est représentée par des dessins accompagnés de commentaires ou de dialogues humoristiques, souvent dérangeants mais toujours informatifs. Le texte qui l'accompagne (« La violence par l'humour : réflexivité et défis de représentations ») retrace les objectifs de cette contribution et analyse la portée heuristique de la caricature. Il traite notamment des défis épistémologiques liés aux modalités de représentation, tant dans le choix des registres culturels que dans la capacité de l'humour à transmettre la violence.

Mots clés : Carte heuristique, dessin, humour, violence, vulgarisation, transmission.

Abstract

This collaboration originated from a meeting between an anthropologist and an illustrator seeking to explore alternative ways of presenting the findings of a thesis on perinatal policies in Rajasthan, India. This research, condensed into a one-page mind map, is represented by drawings accompanied by humorous comments or dialogues, which are often disturbing but always informative. The accompanying text ('Violence through humour: reflexivity and the challenges of representation') outlines the objectives of this contribution and analyses the heuristic scope of caricature. In particular, it addresses the epistemological challenges associated with modes of representation, both in the choice of cultural registers and in the ability of humour to convey violence.

Keywords : Mind map, Drawing, Humour, Violence, Scientific popularization, Transmission.

[1] © Cet article est sous l'égide de la licence CC BY-NC-ND.

[2] Chargée de recherche en anthropologie au CNRS, actuellement membre du Centre d'études sud-asiatiques et himalayennes (CESAH).

[3] Dessinateur et auteur de bande dessinée.

La violence par l'humour : réflexivité et défis de représentations

(Clémence Jullien)

Le colloque international Environner bébés de l'Association pour la Recherche et l'(In)Formation en Périnatalité (ARIP), auquel j'étais conviée en novembre 2022 pour présenter mes recherches sur les enjeux de la santé reproductive en Inde, avait la particularité d'avoir lieu dans un endroit imposant classé au patrimoine mondial de l'UNESCO (le Palais des Papes à Avignon), mais d'être ponctué de rires réguliers qui résonnaient dans le conclave. Après chaque présentation, Maxime Jeune, dessinateur et auteur de bande dessinée[1], projetait et commentait brièvement les dessins humoristiques qu'il avait réalisés en direct sur sa tablette à partir de situations ou de notions développées par l'intervenant·e prenant la parole (médecin, psychologue, pédopsychiatre, chercheur·euse en sciences sociales). Auteur de bandes dessinées comme *Plus jamais la nuit*[2], ce diplômé de l'École européenne supérieure de l'image d'Angoulême collabore régulièrement avec des chercheur·euses ou des journalistes, dans le cadre de projets de vulgarisation scientifique (sur l'expérience migratoire, par exemple[3]) ou en tant que dessinateur en direct lors de colloques. Comme précisé par l'artiste lui-même, ses comptes-rendus dessinés permettent d'apporter une parenthèse de légèreté lors de conférences dédiées à des sujets souvent graves[4].

Natacha Dugnat-Collomb, coorganisatrice de ce colloque, projetait de proposer à la collection « Nouvelles écritures de l'anthropologie » (Presses universitaires de Lyon) un projet éditorial majeur et atypique qui reprendrait certaines interventions[5]. Mon enthousiasme à faire partie de ce projet de publication tenait en grande partie à l'idée de collaborer avec Maxime Jeune et de pouvoir explorer d'autres manières de restituer une recherche qui avait, pour ma part, déjà été publiée de manière conventionnelle sous forme d'un livre (Jullien 2019a), de chapitres d'ouvrages collectifs (Jullien 2016, 2021) et d'articles (Jullien 2015, 2017a, 2017b, 2019b, 2023).

L'objectif de ce futur travail était à la fois simple et ambitieux : restituer ma recherche de thèse à l'aide d'une carte heuristique humoristique. Autrement dit, il s'agissait de faire figurer en une seule page l'équivalent de 18 mois d'ethnographie que j'avais condensés en une présentation orale accompagnée de 15 diapositives, intitulée :

---

[1] Maxime Jeune a également cofondé Les Machines, une association de microédition de bande dessinée : https://editionslesmachines.blogspot.com/p/qui-sont-les-machines.html

[2] Disponible en ligne : https://www.univ-poitiers.fr/wp-content/uploads/sites/10/2021/07/BD-Plus-jamais-la-nuit-finale-et-complete-en-version-legere.pdf

[3] L'ouvrage *Migration Positive*, auquel Maxime Jeune a contribué, présente les résultats illustrés d'un projet de recherche réalisé en 2020-2021 avec le laboratoire MIGRINTER sur les jeunes migrants. L'accès est disponible en ligne : https://o-m-m.org/index.php/2021/12/13/ouvrage-illustre-migration-positive/

[4] Sa démarche est particulièrement bien présentée dans la vidéo « Dessiner l'alerte avec Maxime Jeune », réalisée lors des Rencontres annuelles des lanceurs d'alerte et disponible en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=8SB2BoOlICA

[5] Ce projet éditorial n'a malheureusement pas été concrétisé, mais je tiens à remercier Natacha Dugnat-Collomb, à l'origine de ce projet collaboratif avec Maxime Jeune.

« L'institutionnalisation de l'accouchement en Inde : à tout prix, mais à quel prix ? » Pour s'engager dans cette aventure collaborative, le défi consistait à « réduire et densifier la réalité dans une bulle » (Lerolle 2024).

Outre le mérite de regrouper l'essentiel de ma recherche, la conception graphique présente l'avantage de faire ressortir les principaux enjeux politiques et les tensions socioreligieuses en jeu. Sans l'examen de termes vernaculaires, les références à d'autres travaux ou encore le recours à des concepts théoriques définis puis discutés, les injonctions variées et parfois contradictoires des divers agents sociaux (femmes enceintes, membres de la famille, soignants, politiciens) en matière de santé reproductive apparaissent plus distinctement que dans les formats écrits académiques. Autrement dit, en faisant l'économie de conventions scientifiques et disciplinaires, le dessin permet de mettre en évidence des traits saillants de la recherche. Cet atout se révèle particulièrement fructueux lorsqu'il s'agit de *donner à voir* des phénomènes sociaux complexes et sensibles, comme la violence obstétricale et structurelle de mon terrain. J'avais déjà remarqué, lors de conférences, que mes interlocuteurs prenaient davantage la mesure de la violence intrinsèque à ma recherche de thèse lorsque je retraçais des scènes accompagnées de photos qu'à la lecture de mes écrits. Comme rappelé par bon nombre de chercheur·euses (Lenclud *et al.* 1984 ; Bourgois 1995 ; Naepels 2006), les réflexions sur l'étude de la violence restent difficiles et risquées en anthropologie en ce qu'elles renvoient à plusieurs défis propres à la discipline. Elles nécessitent, entre autres dilemmes, de considérer le rapport au relativisme culturel et à l'universalisme, l'absence de définition établie de la violence, le problème de qualification d'un phénomène tributaire de la subjectivité du chercheur, l'oscillation malaisée entre l'écueil d'une spectacularisation obscène de la violence ou de son aseptisation, ou encore l'étendue de représentations et de rapports à la violence divers selon les milieux et les régions du monde. Si ces précautions d'ordre méthodologique, éthique et épistémique sont primordiales, elles présentent toutefois l'inconvénient de diluer les dynamiques sociales observées, tels les rapports de pouvoirs ou les pratiques discriminatoires. À l'instar de Bourgois (1995) – résolu à présenter « les faits bruts » de la misère étasunienne, mais attentif à l'impact des écrits ethnographiques sur les représentations sociales de catégories de population –, je souhaite contribuer, à travers cette carte heuristique et cet article, à une réflexion sur le rôle des écritures alternatives en matière de représentation de la violence.

Si cette conception graphique ne porte pas sur le rôle impliqué et réflexif de l'ethnographe, elle restitue toutefois le propre du travail de terrain en donnant à voir la mise en relation entre des anecdotes de recherche incarnée (chercheuse interpellant un soignant en cas d'urgence), des situations récurrentes observées (pression exercée par les jeunes internes pour inciter les jeunes accouchées à contrôler leur fertilité), des propos reportés (jeunes filles ne souhaitant pas apprendre le métier de « sage-femme traditionnelle » exercé par leur mère ou leur belle-mère), des scènes ethnographiques révélatrices de sens (retarder l'annonce du sexe du nouveau-né comme moyen de punition) ou encore des données factuelles recueillies sur place (hausse du taux de

fréquentation à l'hôpital). Avec la mise en dessin d'instants décisifs de l'ethnographie (rencontres majeures, anecdotes significatives, etc.) concentrés en une page, la conception graphique me semble familiariser le lectorat à l'expérience de terrain.

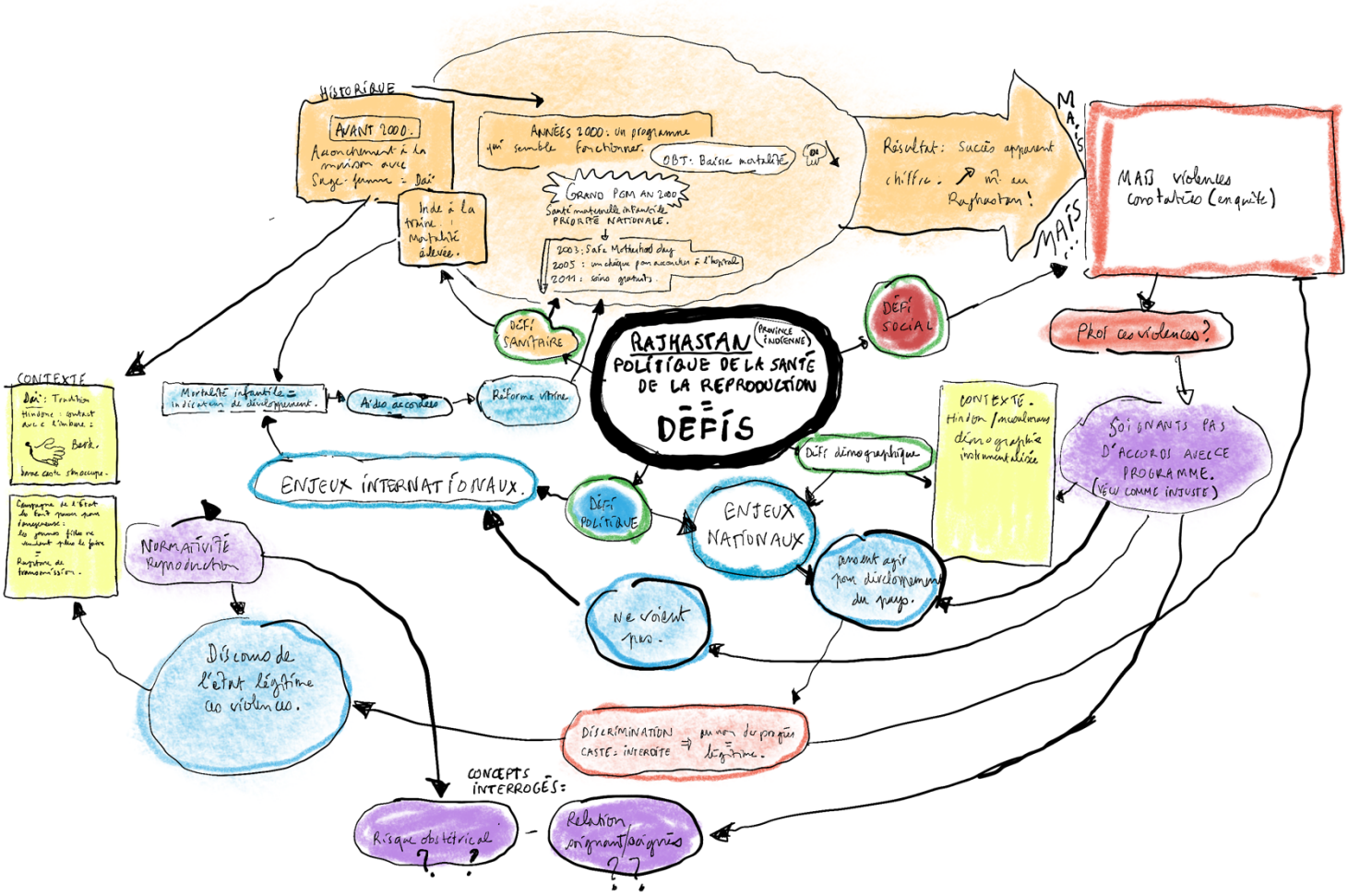
Cette dernière n'apparaît pas dans une mise en récit détaillée chronologique. Contrairement à la lecture d'un texte ou d'une bande dessinée qui procède de manière linéaire, cette conception graphique se lit de manière fluide et libre, en partant d'un encadré central, puis en suivant une quarantaine de vignettes thématiques clairement délimitées et identifiables par sept codes de couleurs. C'est là le défi, mais aussi l'un des mérites de cette narration concentrique : offrir une vue d'ensemble et permettre au lectorat de naviguer aisément dans la recherche en suivant les raisonnements et les liens logiques essentiels. Contrairement aux renvois de chapitres d'ouvrages ou de sous-parties d'articles qui introduisent une rupture dans le flux de la lecture, la vision d'ensemble proposée par cette représentation graphique permet au lecteur d'appréhender facilement et librement l'intégralité des liens de cause à effet ou d'articulations d'idées. Tel le logiciel Prezi[6], ce format plus interactif est appréciable en ce qu'il restitue visuellement les cheminements de la recherche et de la pensée. C'est précisément ce travail de composition et de restitution qui a constitué le cœur des échanges avec Maxime Jeune. Sa toute première ébauche (voir Fig. 1), constituée d'idées clefs reliées entre elles par une vingtaine de flèches entrecroisées, rend bien compte de la difficulté à faire figurer de manière claire et fidèle des liens entre les arguments.

Au fur et à mesure des discussions, un véritable travail d'explicitation des connexions logiques et de réflexion sur l'usage et la couleur des flèches a été opéré, permettant une meilleure clarté et une vision plus représentative du cheminement de ma recherche au fil des versions. L'idée initiale de Maxime Jeune était d'organiser la conception graphique à partir des cinq questions de base du journalisme, la règle des 5W (*Who, What, When, Where, Why*), représentées par de larges flèches. Au fil des échanges et des versions, cette organisation a été légèrement restructurée en sept catégories (qui, quoi, où, quand, comment, combien, pourquoi) pour être plus fidèle à ma recherche, mais le principe de base des 5W a été maintenu en vue d'orienter le lectorat. Mon profil d'anthropologue et de chargée de recherche au CNRS, après un travail de doctorat, apparaît en haut à gauche, en bleu. Les sites ethnographiés et la durée de l'enquête sont précisés dans deux autres sections, respectivement en jaune (localisation) et en vert clair (temporalité). En soulignant l'importance de politiques nationales et internationales de santé décisives dans les années 2000, la partie en vert rend compte du contexte éminemment actuel de l'objet d'étude. Les vignettes en orange présentent plus précisément la période de profonde transformation d'institutionnalisation de la santé maternelle durant laquelle s'est déroulée ma recherche. La partie en violet revient sur certains des concepts abordés dans mon travail,

[6] Prezi est un logiciel de présentation fondé sur une **vue d'ensemble interactive** d'un sujet de sorte que les utilisateurs peuvent naviguer de manière fluide et non linéaire à travers différents éléments de contenu.

tandis que la section en rose porte davantage sur les résultats de l'enquête. En somme, l'équilibre à trouver était le suivant : recourir à des outils visuels (flèches, couleurs) pour suffisamment guider le lectorat sur des raisonnements à suivre, tout en lui laissant une certaine marge de manœuvre pour naviguer dans la représentation graphique à sa guise et à son rythme.

Figure 1 – *Le dessous de la conception graphique*
Première ébauche de travail réalisé par Maxime Jeune en vue de synthétiser les résultats de ma recherche



Lors de cette collaboration, un deuxième sujet de discussion a porté sur le profil du lectorat cible et sur l'(in)adéquation de certaines représentations picturales. En proposant cette conception graphique à la RIAS, nous nous adressons principalement à des chercheurs francophones en sciences sociales spécialistes de l'Asie du Sud, même si – par son format accessible (dessin) et le canal de publication (accès en ligne) – nous escomptions que ce travail circule au-delà du champ disciplinaire, de l'aire géographique et du milieu universitaire. Dans cette optique, les discussions autour du choix des référents culturels des représentations, du style graphique ou du degré d'explicitation des dessins se faisaient en fonction d'un lectorat francophone non

familier avec le sujet. Avec sa créativité et son imagination, Maxime Jeune parvenait, dans chacun de ses dessins, à saisir l'idée principale de ma recherche en instillant une dose d'humour et de caricature. Toutefois, en vulgarisant une recherche destinée à un public cible étranger non spécialiste, cette conception graphique requérait nécessairement une utilisation partielle d'archétypes et de stéréotypes compréhensibles. Maxime Jeune reconnaît être « sur la corde raide », cherchant à contourner des stéréotypes tout en étant contraint d'y avoir recours. À ce sujet, une première technique consiste à amalgamer différents symboles de sorte à créer une représentation hybride qui, tout en étant efficace, dépasse le stéréotype de base. Pour illustrer le fait que la majorité des soignants sont hindous, le dessinateur propose une divinité fictive à tête d'éléphant possédant six bras, combinant par là même deux représentations picturales emblématiques de l'hindouisme (Ganesh et la multitude de bras caractéristiques de plusieurs divinités). Une deuxième ressource consiste à dépasser la représentation potentiellement stéréotypique du dessin grâce à l'apport du texte. À titre d'exemple, l'explication en légende « gérer une population peu habituée à l'hôpital », couplée avec le texte de la bulle « mais je m'en fous que vous n'aimiez pas les œufs d'ici », rend compte des tensions soignants/soignés et vient éclipser l'image stéréotypée de la femme rajasthanie de milieu rural représentée avec des poules. De fait, pour Maxime Jeune, tout l'enjeu consiste à parvenir à un « dessin juste » avec un « décalage » approprié permettant de transmettre un message initial avec force. À cette condition, le stéréotype devient acceptable et justifié.

Aux défis propres aux symboles et aux stéréotypes induits s'ajoutent ceux de la représentativité et de l'exactitude des données de recherche. La difficulté visait à rendre compte des lieux et des acteurs sociaux de ma recherche à Jaipur sachant que le dessinateur ne s'est jamais rendu en Inde. Conduisant à des interrogations sur ce que seraient les caractéristiques typiques d'un hôpital indien, d'un bidonville, d'un politicien indien ou encore d'une sage-femme traditionnelle en vue de pouvoir les représenter en quelques coups de crayon, cette apparente difficulté s'est avérée intellectuellement stimulante. Ces discussions étaient par ailleurs assorties d'envois de photos de lieux où j'avais mené mon terrain en vue de rendre les dessins plus fidèles aux endroits ethnographiés. Restait la question des incohérences et des décalages visuels de certaines vignettes. Des choix ont été revus, car les effets indésirables de certains symboles risquaient, à mon sens, de confondre un public non-indianiste. Rendre compte du succès rencontré par les politiques étatiques de santé par l'illustration d'une bouteille de champagne semblait, par exemple, trop en décalage avec les réalités locales. Faire figurer un époux en salle d'accouchement pour évoquer l'importante place du mari et de la belle-famille en matière de santé reproductive risquait d'induire le lectorat en erreur : les pères n'y sont pas autorisés et, en raison de normes locales de pudeur, cette option n'était pas envisageable pour mes interlocuteurs. D'autres représentations légèrement discordantes, comme le bonnet d'âne, ont été conservées. Ce dernier est certes associé à une aire éloignée (l'Europe de l'Ouest) et à une période révolue (entre le XVIII^{e} et le XX^{e} siècle), mais la discordance semblait atténuée du fait que le bonnet d'âne fait davantage référence, dans le dessin, à un contexte de pressions

internationales en matière de santé maternelle (l'Inde faisant figure de « mauvais élève ») qu'à un cadre exclusivement indien. Surtout, ce symbole clair et efficace pour un francophone ne me semblait pas pouvoir mener à des malentendus malencontreux ou évoquer des associations erronées problématiques en matière de représentativité. Tel est bien l'art du décalage : « trouver des angles de vue, expérimenter, déplacer les limites admises, décaler l'observation dans le temps et l'espace » afin de *montrer* (Augé 2006 : 145). Avec un usage contrôlé de discordances culturelles, en « cherchant le vrai tout en usant de l'invraisemblable » (Brodiez-Dolino et Ruiz 2019), l'enjeu consiste à être efficace et drôle.

Par sa fonction d'accroche, l'humour est habituellement valorisé en matière de transmission des savoirs pour sa capacité à améliorer l'engagement du lectorat et à favoriser la rétention des connaissances. Ici, le recours à l'humour, couplé avec un visuel qui tend à amplifier des informations de scènes ethnographiques, vient en effet accentuer les idées clefs, les rendant plus percutantes et aptes à être mémorisées. Recourir à l'humour par la caricature, avec une dose de satire politique, c'est aussi impliquer davantage le lectorat et éveiller de potentielles émotions. Comme m'expliquait l'artiste, l'objectif n'est pas « de faire rire aux éclats », mais d'exagérer les traits saillants de la recherche pour obtenir des décalages humoristiques tout en véhiculant un message fort. S'il est souvent dit que l'humour traite avec légèreté des sujets graves et opère une prise de distance avec la réalité, il fait cependant réfléchir en montrant des phénomènes sous un jour nouveau (Critchley 2004). Tel est, pour Schopenhauer, le propre de l'humour : « le sérieux caché derrière la plaisanterie » (Bourque 2008 : 15). Notons qu'en recourant au mécanisme intellectuel, l'humour serait en même temps « un phénomène essentiellement affectif » (Escarpit 1963 : 82). En effet, l'humour « donne à voir certains pans de réalité sur un monde quelque peu supérieur, disons avec détachement » par le recours au ressenti, par l'expérience d'une « affectivité partagée » (Bonardi 2009 : 26). Ce n'est pas un hasard si des sujets éminemment sensibles et des périodes tragiques font l'objet d'œuvres humoristiques qui participent aux prises de conscience : l'humour « est une relativisation qui engendre la sympathie » (Elgozy 1979 : 14) et, par répercussion, la compassion. Du fait du sujet, mais aussi de l'approche du dessinateur, l'empathie qu'éprouvera le lectorat à l'égard des femmes sera probablement accrue. Maxime Jeune se fixe en effet pour double règle de ne pas succomber à la fascination de la violence et de se ranger du côté des « victimes » : « J'essaye d'être tendre avec les victimes et dur avec ceux présentés comme les agresseurs », dit-il. Avec ce parti pris assumé, le biais induit est toutefois relatif. En dépeignant la complexité et l'enchevêtrement des enjeux politiques, sociaux et religieux propres à la santé maternelle, cette conception graphique vise à faire prendre conscience des tensions et difficultés auxquelles sont soumises les patientes, mais aussi le personnel soignant et l'État.

En anthropologie, où l'explicitation des termes, des théories, des contextes et de la positionnalité du·de la chercheur·euse est fondamentale, des réserves sur les limites de ce format se sont toutefois régulièrement posées. Ces limites reposent sur trois

paramètres qui, loin d'être indépendants, se cumulent et interagissent entre eux : le format propre à la vulgarisation, le choix du dessin et le recours à l'humour. Mes appréhensions principales portent en effet sur les potentielles dérives essentialistes et stéréotypées du dessin, sur l'opacité d'attribution des propos reportés, sur l'aspect culturellement et socialement situé du politiquement correct, sur le caractère éminemment subjectif du sens de l'humour, mais aussi sur le défi de concilier présentation des forces structurales et agentivité des interlocutrices. Comment trouver le bon équilibre, consistant à caricaturer sans pour autant tomber dans l'anecdotique et reproduire certains stéréotypes ? Dans quelle mesure est-il possible de déjouer le risque de l'essentialisation religieuse lorsqu'on est contraint de recourir à des référents hindous facilement compréhensibles de tou·te·s ? Aurait-il été moins périlleux de s'adresser à un lectorat cible indien ? Faudrait-il distinguer visuellement les discours émiques des discours étiques de la recherche ? Le lectorat fera-t-il la différence entre des propos non politiquement corrects propres à certains interlocuteurs et des éléments analytiques que je propose ou des expressions créées par le dessinateur ? Le second degré et les pointes critiques sont-ils suffisamment explicites pour déjouer les risques du malentendu ? Serait-il possible, par exemple, de rendre compte des pratiques de discrimination socioreligieuse en milieu obstétrical sans pour autant priver les femmes de leur agentivité ? Des éléments de nuance devraient-ils figurer sous forme d'astérisques ? En somme, dans quelle mesure un anthropologue peut-il véritablement échapper aux standards académiques sans courir le risque que certains de ses pairs lui reprochent un manque de rigueur ?

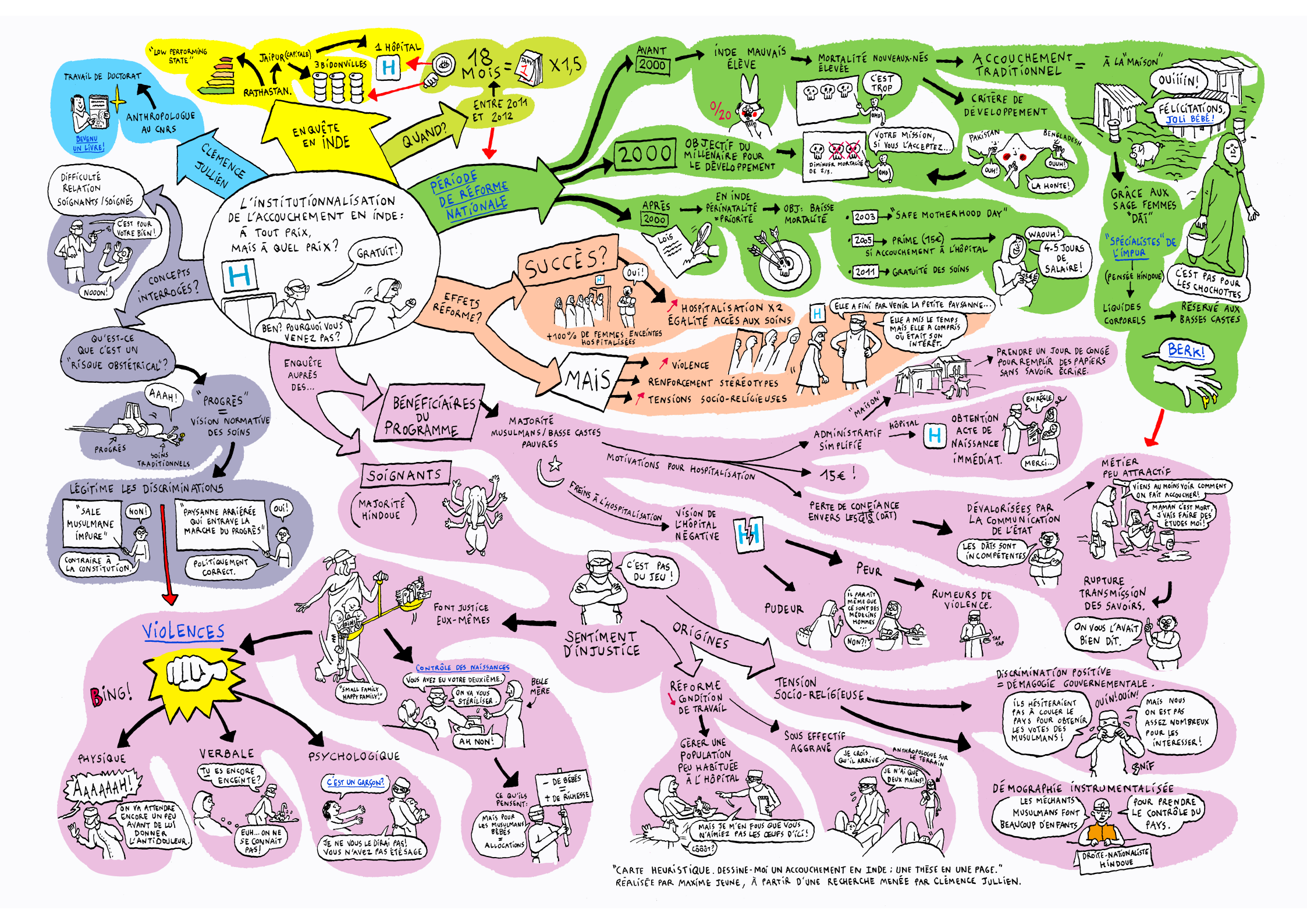
Loin d'être des appréhensions personnelles ou propres à l'anthropologie, ces craintes autour de la vulgarisation[7] et de sa reconnaissance en milieu académique sont partagées par d'autres disciplines des sciences sociales, comme l'attestent Brodiez-Dolino et Ruiz (2019) pour l'histoire. Comme eux, j'envisage les écritures alternatives comme des formes de complément et de prolongement de l'écriture académique, non des substituts (Brodiez-Dolino et Ruiz 2019 : 40). L'idée de Natacha Dugnat-Collomb de réaliser une cartographie de ma recherche avec des renvois à des textes existants permet d'éviter bon nombre de ces écueils. En choisissant d'intégrer des liens hypertextes[8] vers mes publications[9], j'ai souhaité que le lectorat intéressé puisse élargir les réflexions des thèmes qui sont ici esquissés et parfois caricaturés, sans compromettre pour autant la force synthétique et humoristique de la conception graphique. L'ajout de liens hypertextes a ici pour but d'offrir un approfondissement au dessin sans lui faire de l'ombre ni lui ôter son autonomie. Ce renvoi aux textes est présenté comme un

[7] Pour davantage d'informations sur le développement de la bande dessinée de vulgarisation, voir l'émission « La BD, une arme de vulgarisation massive ? » diffusée sur France Culture le 10 août 2021 dans le cadre du balado « Questions du Soir », disponible en ligne : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-temps-du-debat-d-ete/la-bd-une-arme-de-vulgarisation-massive-2117120
Pour une réflexion sur l'adaptation de travaux de sociologues en bandes dessinées, voir Brunner (2016).
[8] Le téléchargement de l'article en format PDF est recommandé pour utiliser ces liens.
[9] Il est question ici d'un ouvrage (Jullien 2019b), de deux chapitres d'ouvrage (Jullien 2016, 2021) et de cinq articles (Jullien 2015, 2017a, 2017b, 2019a ; Jullien et Gentile 2023).

complément profitable, certes, mais aussi facultatif. Pour celles et ceux qui envisagent cette lecture comme une introduction accessible à une thématique inconnue trop pointue, le seul dessin peut suffire. À la question de savoir si une illustration se suffit à elle-même, je répondrai de manière mitigée que cela dépend du profil et des attentes du public. Autrement dit, la suffisance d'une illustration est une question relative qui dépend essentiellement de son contexte d'usage.

Malgré ces précautions, l'objectif de cette proposition était le suivant : s'adonner pleinement aux spécificités d'un format alternatif et collaboratif pour expérimenter différents moyens de transmettre et de diffuser sa recherche. Cette expérience permettait, pour ma part, de contribuer aux réflexions sur les défis et les enjeux de représentations et de représentativité de l'ethnographie à partir d'un nouvel angle. Par sa teneur humoristique et ludique, cette conception graphique permettra également – je l'espère – de susciter des émotions propices à une réflexion critique accrue parmi les lecteurs et les lectrices[10]

[10] Je tiens à remercier sincèrement les coordinateurs du numéro spécial, les membres du comité éditorial de la RIAS ainsi que mes collègues Christine Ithurbide, Lola Guyot, Vanessa Caru et Zoé Headley pour leurs relectures et leurs commentaires avisés sur ce texte.



"CARTE HEURISTIQUE. DESSINE-MOI UN ACCOUCHEMENT EN INDE : UNE THÈSE EN UNE PAGE."
RÉALISÉE PAR MAXIME JEUNE, À PARTIR D'UNE RECHERCHE MENÉE PAR CLÉMENCE JULLIEN.

Bibliographie :

Augé, Marc. 2006. « L'art du décalage », *Multitudes*, 25 : 139-47.

Bonardi, Christine. 2009. « L'humour : un kaléïdoscope pour les sciences humaines ? », *Le journal des psychologues*, 6 (269) :19-27.

Bourgois, Philippe. 1995. *In Search of Respect: Selling Crack in El Barrio* (Cambridge University Press: Cambridge).

Bourque, Jules. 2008. *L'humour et la philosophie*. Thèse présentée à l'Université Laval, faculté de philosophie, Québec.

Brodiez-Dolino, Axelle et Émilien Ruiz. 2019. Les écritures alternatives : faire de l'histoire « hors les murs » ? *Le Mouvement Social*, 269-270(4) : 5-45. https://doi.org/10.3917/lms.269.0005.

Brunner, Vincent. 2016. « Cas(es) socio : comment la BD peut rendre la sociologie vivante », Slate.fr [en ligne]. https://www.slate.fr/story/115407/bande-dessinee-sociologie-vivante

Critchley, Simon. 2004. *De l'humour* (Kimé : Paris).

Elgozy, Georges. 1979. *De l'humour* (Denoël : Paris).

Escarpit, Robert. 1963. *L'humour* (PUF : Paris).

Jullien, Clémence. 2015. « L'accouchement en Inde : une affaire d'État ? », *Journal des anthropologues*, 140-141 : 259-80.

———. 2016. « Des parturientes bien embarrassantes : la hiérarchie médicale indienne à l'épreuve. » In Dominique Memmi, Gilles Raveneau and Emmanuel Taieb (dir.), *Le social à l'épreuve du dégoût* (Presses Universitaires de Rennes : Rennes).

———. 2017a. "Dealing with impurities of childbirth. Contemporary reconfiguration of disgust in India", *Skepsi*, 8: 39-51.

———. 2017b. « "Alors, à qui la faute ?" Mort périnatale et accusations croisées dans une maternité au Rajasthan (Inde) », *L'homme*, 223-224 : 131-60.

———. 2019a. *Du bidonville à l'hôpital. Nouveaux enjeux de la maternité au Rajasthan* (Éditions de la Maison des sciences de l'homme : Paris).

———. 2019b. « "Bien-être familial" ? L'envers de la rhétorique en milieu hospitalier indien », *Purushartha*, 36 : 57-79.

———. 2021. "Son preference in India: stigmatisation and surveillance in maternity wards in Jaipur, Rajasthan." In Clémence Jullien and Roger Jeffery (dir.), *Childbirth in South Asie: old challenges and new perspectives* (Delhi: Oxford University Press).

Jullien, Clémence et Lucia Gentile. 2023. « En quête du bébé idéal. Rouages du travail procréatif féminin en Inde du Nord », *Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud,* 1 : 53-71.

Lenclud, Gérard, Elisabeth Claverie et Jean Jamin. 1984. « Une ethnographie de la violence est-elle possible ? », *Études Rurales*, 95-96 : 9-21.

Lerolle, Maxime. 2024. « BD et science : pourquoi la recherche rêve de bulles », *CNRS le journal.*

https://lejournal.cnrs.fr/articles/bd-et-science-pourquoi-la-recherche-reve-de-bulles

Naepels, Michel. 2006. « Quatre questions sur la violence », *L'homme*, 177-178 : 487-95.